

Marc Augé

Quelqu'un cherche
à vous retrouver

roman

Éditions du Seuil

ISBN : 978-2-02-099703-4

© Éditions du Seuil, août 2009.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Tout a commencé vers la fin août à l'Action Christine où l'on passait *Casablanca*.

L'ouvreuse saluait Julien de deux mots, toujours les mêmes, « Ça va ? », qui, prononcés sur le ton de la confiance, exprimaient plus que de la familiarité, une sorte de complicité. Elle le reconnaissait et il lui en était reconnaissant. Il aimait le geste négligent avec lequel elle déchirait le billet qu'il lui tendait avec un sourire. Elle lui rendait toujours billet et sourire en murmurant « Ça va ? », et il tenait si fort à ces deux mots qu'un jour où elle avait oublié de les prononcer, parce qu'elle pensait à autre chose ou avait mal à la tête, allez savoir, il s'était demandé ce qu'il avait bien pu lui faire et ne s'était senti pleinement rassuré, rétabli dans son privilège, que deux ou trois jours plus tard, lorsque le rituel avait repris, inchangé et apaisant.

Avec un soupir d'aise, il venait de se laisser tomber dans son fauteuil, avant-dernier rang au fond de la salle, place du milieu. Lorsqu'elle est entrée, chignon sage et robe légère, elle a fait de l'effet. Elle est restée immobile quelques secondes, comme pour laisser

au public masculin disséminé dans la salle le temps d'admirer sa silhouette. Puis elle a fait quelques pas, lentement inspecté du regard les différentes travées, avant de rebrousser chemin pour prendre place près de la porte d'entrée. Le jeune homme avachi dans un fauteuil proche du sien s'est redressé prestement, les conversations ont baissé d'un ton et, comme si l'on n'attendait plus qu'elle, les lumières se sont éteintes.

Ce fut donc ce soir-là, dans le petit hall d'entrée de l'Action Christine, qu'il fit sa connaissance. Il sortit le dernier, après s'être tamponné discrètement les yeux avec son mouchoir, comme toujours quand il revoyait *Casablanca*. Il aperçut la jeune et spectaculaire inconnue au chignon sage et à la robe légère qui s'attardait devant les programmes de toutes couleurs.

Elle semblait embarrassée et leva vers lui des yeux d'un bleu profond où il crut discerner une trace de perplexité. «Je peux vous aider ? », proposa-t-il instantanément, tout en se reprochant *in petto* d'avoir pris sa voix de basse, celle qu'il croyait charmeuse jadis et dont il n'avait plus fait usage depuis pas mal de temps. Mais elle n'y vit pas malice et se fit expliquer dans le détail le fonctionnement des deux salles, celle où un même film passait une semaine durant, parfois un peu plus, et celle où le film changeait chaque jour, mais faisait partie d'une série thématique programmée pour deux ou trois semaines : les policiers, les westerns, John Ford ou Humphrey Bogart. Il s'était penché sur son épaule pour lui indiquer du doigt les titres et les dates.

Elle sentait bon. Elle le remercia de son amabilité et lui confia très succinctement qu'elle adorait le cinéma mais vivait en province.

Ils firent quelques pas rue Saint-André-des-Arts. Il s'efforçait de ne pas prêter attention au décolleté de sa robe rose et parlait beaucoup, de Chandler, de Philip Marlowe, de Lauren Bacall. Il abordait *Le Faucon maltais*, Dashiell Hammett et Huston quand elle lui demanda s'il n'avait pas envie de prendre un verre. «J'allais vous le proposer!», s'exclama-t-il; mais il mentait, car la peur d'être mal interprété le paralysait et il n'aurait jamais pris une telle initiative. Ils s'attablèrent rue de Buci. Deux guitaristes grattaient leurs instruments, appuyés contre le mur d'en face. Des jeunes gens attroupés les écoutaient en battant des mains et en fredonnant. Fugitivement, il se demanda ce qu'il faisait là. Elle lui planta son sourire dans les yeux. Les femmes les plus dangereuses, disait son oncle, sont les blondes aux yeux bruns et les brunes aux yeux bleus. Il connaissait, il reconnaissait ce sourire (mais où? mais quand?) et les toutes petites pattes-d'oie qui accentuaient l'éclat moqueur, innocent et provocateur du regard clair. C'est alors que tout bascula. La pensée qu'elle jouait un peu trop bien les naïves ne l'eut pas plus tôt effleuré qu'il l'entendit prononcer d'une voix un peu étouffée ces mots incroyables: «Monsieur Arnaud, il faut que je vous parle.»

Il n'en croyait pas ses oreilles.

Elle se mit à parler précipitamment, d'abord avec une certaine confusion parce qu'elle essayait simultanément de s'excuser, de l'assurer que ce qu'elle avait à lui dire était important et de le persuader qu'elle n'avait pas du tout voulu le piéger, ne vendait ni des assurances ni des billets de loterie, aimait vraiment le cinéma et le trouvait réellement très sympathique. Puis, prenant conscience, devant le regard sombre de Julien, qu'à chaque mot qu'elle prononçait elle aggravait son cas, elle se tut brusquement, respira à fond et reprit la parole plus calmement.

Elle lui expliqua qu'elle était « psychologue de la narration », que la psychologie narrative, née aux États-Unis, ne faisait pas encore l'objet d'une reconnaissance officielle, mais que ses praticiens, une centaine actuellement en France, étaient regroupés dans une association de type 1901. Cette discipline (certains l'appelaient « narratopsychologie », mais elle trouvait le terme un peu barbare), encore peu connue du grand public, s'apparentait à la linguistique, à la psychologie

et, par certains aspects, à la généalogie et à l'anthropologie. « Parfois aussi à l'enquête policière », ajouta-t-elle avec un sourire éblouissant qui ne dérida pas Julien, conscient de s'être fait mener en bateau depuis leur rencontre visiblement non fortuite. Il la coupa : « Vous êtes une sorte de secte ? » Elle réagit : « Moi sectaire ? Vous ne diriez pas ça si vous me connaissiez mieux : je suis tout le contraire d'une sectaire et, pour votre information, je ne crois ni à Dieu ni au Diable. » Mais le charme était rompu. Il s'énerva : « Tout cela ne me dit pas comment vous connaissez mon nom. » Elle avait rougi ; il lui sembla même qu'elle était au bord des larmes. « Je vous en supplie, soyez patient, reprit-elle avec timidité, si je ne vous expose pas les choses dans l'ordre, je n'y parviendrai pas. »

Il soupira, but une gorgée de Martini et grommela « Allez-y ! » en se calant dans son fauteuil.

– Accordez-moi quelques secondes. Il faut vraiment que je vous explique ce que je fais. Voilà : le psychologue de la narration, le narrapsy, comme nous disons dans la profession, ne travaille pas sur le langage, mais sur la narration *stricto sensu*, sur l'« histoire » ou les « histoires ». On nous racontait des histoires quand nous étions enfants. Mais, depuis que nous sommes adultes, nous nous méfions de tous ceux qui « nous racontent des histoires » : les politiciens, les publicitaires, les journalistes et bien d'autres. Leurs histoires, à notre avis, sont souvent des mensonges. « Ne me raconte pas d'histories » : c'est ça que nous disons à celui que nous

soupons de mentir. C'est ça que vous avez envie de me dire en ce moment, non ?

Il haussa les sourcils et fit une moue qu'elle pouvait interpréter comme elle voudrait. Elle ne parut pas s'en soucier et poursuivit :

– Mais il y a aussi les histoires que nous vivons. Vous savez, quand on dit : « Il m'est arrivé une drôle d'histoire », ou encore : « Elle a eu une histoire avec un homme marié. » En fait, nous sommes toujours en train de vivre des histoires, pas forcément des histoires hyperdrôles ou hyperpalpitantes, comme les histoires d'amour, de jalousie ou d'adultère, mais des histoires quand même. Assez souvent elles avortent, se terminent en queue de poisson, sans véritable dénouement. Oui, c'est ça : elles ne se dénouent pas, elles nous étrangent, nous font mal, parce que nous n'arrivons pas vraiment à nous en débarrasser. D'accord ?

– D'accord, répondit Julien machinalement.

– Évidemment, c'est comme narrations qu'elles ne finissent pas. Comme suite d'événements, elles s'interrompent. Tout a une fin. Mais les narrations, elles, restent en l'air, sans conclusion. Quand on dit : « Son histoire avec Untel, c'est fini », en fait nous n'en savons rien. Au contraire, c'est à ce moment-là que nous nous rendons compte qu'il y avait en réalité deux histoires, deux récits qui ne coïncidaient plus depuis un bon bout de temps. Chacun des deux protagonistes essaie de se débrouiller avec sa version partielle, partielle et tronquée en plus, alors qu'il croyait cette histoire écrite à deux mains, certes, mais d'une seule voix et

d'un seul cœur. Quand la crise éclate, même celui qui semble le plus assuré de sa « version des événements » éprouve le besoin de la raconter à quelques confidents, comme pour mieux s'en convaincre. C'est ça le drame du couple : chacun a écrit sa version à l'insu de l'autre. Quand l'histoire s'interrompt, aucun des deux partenaires n'y comprend plus rien, parce qu'il lui manque la version de l'autre. Essayez un peu d'avoir une version commune d'une rupture, vous n'y arriverez jamais. Le consentement mutuel, c'est le consentement au silence. Dans le for intérieur, il n'y a aucun accord sur ce qui s'est réellement passé. On n'est pas dans la tragédie classique ; vous savez : la fatalité divine, tout le toutim... et en plus il y a deux auteurs, qui sont aussi les acteurs et même les personnages ! L'individu solitaire se débrouille comme il peut : le déni, la mauvaise foi, l'oubli l'aident à fabriquer des récits qu'il ressasse et qui lui font mal parce que finalement il n'y croit plus vraiment lui-même.

– Et alors ?

– Et alors, comme Zorro, le psychologue de la narration intervient. C'est un évaluateur d'histoires, si vous voulez. Notez, par parenthèse, que cette question de la narration n'a rien à voir avec celle du deuil. Avec les morts, on s'arrange toujours. En matière de narration, ils ne sont pas concurrentiels. Le temps travaille pour les survivants. Non, ce qui nous mine, ce sont les coauteurs vivants, ceux dont les récits contredisent sûrement les nôtres et dont la seule idée nous déprime parce qu'ils nous échapperont toujours.

– Vous enseignez où ? demanda Julien, mi-figue mi-raisin.

– Je vous en prie, soyez sympa, ne vous moquez pas de moi. Je vous en prie, je suis sérieuse, écoutez-moi. Ce serait génial si vous acceptiez de m'écouter... Je n'enseigne pas, pas encore, pas régulièrement, mais j'ai une thèse de psychologie et un DEA de linguistique, si vous voulez le savoir. Et puis je fais quelquefois des exposés à droite et à gauche, des conférences, des séminaires... Je reprends : le film que nous venons de voir...

– *Casablanca* ?

– Oui, *Casablanca*. Eh bien ! il est exemplaire de ce que j'essaie de démontrer. Pourquoi Rick, le personnage joué par Humphrey Bogart, est-il si amer, si dur au début du film, pourquoi a-t-il l'air d'être *revenu de tout* ? Parce qu'il a une histoire qui lui est restée dans la gorge : il a été trompé, trahi par celle qu'il portait aux nues ; c'est donc qu'il s'était fait du cinéma, qu'il s'était raconté des histoires. Illusion d'un côté, mensonge de l'autre : voilà son histoire à lui. Lorsqu'il revoit Ilsa, Ingrid Bergman, d'abord il ne veut pas l'entendre : cette histoire qui fait retour lui paraît insupportable. Et puis voyez comme soudain les rôles s'inversent. Elle avait belle allure, Ilsa, au début du film. Elle avait souffert, mais c'était pour la bonne cause. Elle pouvait se raconter une histoire honorable, celle qu'elle essaie sans succès de faire entendre à Rick quand ils se retrouvent. Et puis patatras ! Voilà que Rick se convertit à cette histoire honorable de résistance et de sacrifice et qu'il veut même y ajouter un nouveau chapitre, alors qu'elle est prête, elle, à y renoncer pour

reprendre son roman d'amour. Les hommes aiment la guerre, c'est ça la vérité : derrière les gestes et les paroles chevaleresques de Rick et de Lazlo, ce crétin qui fait semblant de ne rien remarquer et de ne rien entendre, je ne vois, moi, qu'un exercice de machisme appliqué dans lequel tous les hommes sont complices et où la seule victime est la femme. C'est quand même un film génial, notez, mais hypermachiste. Voilà.

Elle avait retrouvé son assurance et parlait d'un petit air crâne. Tantôt elle semblait réciter sa théorie, comme si elle l'avait apprise par cœur ou maîtrisait à la perfection tous les rouages de l'éloquence universitaire, tantôt elle faisait des escapades d'apparence plus spontanée et se mettait à « parler jeune » – à moins que cet alliage ne fût le comble de l'art. Il ne pouvait pas ignorer qu'elle essayait visiblement de le convaincre de quelque chose, de lui vendre quelque chose, mais quoi ? Il restait sur ses gardes. Cependant il appréciait sa rhétorique. Il avait assez l'expérience de ce type d'exercice pour admettre qu'elle était vraiment douée : une virtuose en herbe. Sa mauvaise humeur se dissipa. Quel dommage qu'elle n'ait pas été mon élève, se dit-il. Il remarqua quelques détails : la fine chaînette dorée qu'elle portait au cou, le petit médaillon en forme de cœur qui s'y accrochait et battait en tous sens quand elle se penchait vers lui, un minuscule saphir à l'annulaire de la main gauche (un bijou d'adolescente qui la rajeunissait encore), quelques gouttes de sueur sur son front, à la racine des cheveux. Comme elle s'était interrompue pour porter à ses lèvres son Perrier rondelle, il lui glissa d'une voix adoucie :

– Vous venez de me faire une très brillante dissertation. Très brillante, c'est vrai, je ne plaisante pas. Mais avouez-moi tout : vous aviez déjà vu le film, évidemment ?

Elle rougit sous le compliment et lui décocha un sourire radieux.

– En cassette, jamais au cinéma.

– Bon. Et maintenant avouez encore : où tout cela nous conduit-il ?

– J'y viens. Imaginez qu'à l'époque un des deux héros du film soit venu me trouver, moi, Claire...

– Claire... Claire comment, au fait ?

– Claire Deville.

– Enchanté !

– Moi aussi, croyez-le bien. C'est vrai, j'aurais dû me présenter, excusez-moi.

– C'est ce que vous êtes en train de faire depuis un moment, non ?

– C'est vrai. Alors je continue ?

Elle ne lâchait pas facilement le morceau, tenace comme une adolescente. Cela aussi la rajeunissait, comme le saphir et le médaillon.

– Bien sûr.

– Donc, imaginez que l'un des deux héros du film vienne me trouver, moi, la petite Claire, pour me demander conseil...

– Avant les retrouvailles de Casablanca ?

– Naturellement. Sa demande ne serait pas : comment le ou la retrouver, mais : faut-il que je le ou la retrouve ? C'est ça la question qu'on pose au narrapsy.

– Et que répondriez-vous ?

– Eh bien, pour commencer, je ne répondrais pas tout de suite. Le narrapsy, c'est un évaluateur, je vous le répète : il évalue d'abord où en est l'histoire de celui qui s'adresse à lui. Il essaie de repérer les points sur lesquels elle diffère sans doute de l'histoire de l'autre, les points problématiques. Vous me suivez ?

Julien opina de la tête en souriant.

– De toute façon, cette histoire débouche forcément sur une disparition. Il y a plusieurs formes de disparitions : les divorces, les séparations, les fuites, ou encore ces éloignements progressifs auxquels on ne prête pas d'abord attention, quand les gens se perdent de vue sans savoir pourquoi et qu'ils y repensent cinq ou dix ans plus tard. Au début, ceux qui viennent nous consulter tâtonnent, hésitent, tout est un peu embrouillé : il faut attendre le temps nécessaire pour que leur récit prenne forme.

– Et après ?

– Après, le narrapsy se transforme en détective et se met à la recherche du deuxième auteur, celui ou celle qui a disparu avec l'autre version de l'histoire. Mais le plus original et le plus intéressant, c'est la troisième phase. Une fois qu'on a retrouvé celui ou celle qu'on cherchait, les conditions de travail changent : on n'a plus affaire à un client qui paie et demande quelque chose, mais à quelqu'un qui n'a rien demandé et à qui on demande quelque chose. Il faut donc lui expliquer la situation. Ce n'est pas simple. Un des présupposés de la théorie, c'est que ce deuxième interlocuteur, le consulté, doit ignorer provisoirement

l'identité de celui ou de celle qui le cherche, le consultant. On lui demande d'abord d'énumérer tous ceux ou celles qui, à son avis, pourraient bien avoir envie de le retrouver. On lui laisse du temps pour établir sa liste, mais on ne lui dit pas tout de suite s'il a mis dans le mille et cité le nom du consultant, ce qui d'ailleurs est presque toujours le cas. Mais, même quand ce n'est pas le cas, on l'invite à poursuivre et à raconter l'histoire de ses relations avec ceux et celles qu'il a cités. La plupart du temps, la proposition est acceptée, par curiosité peut-être ou par besoin de parler. Voilà. Un peu plus tard, le narrapsy fait son rapport, sur la base d'une analyse comparée des deux séries d'entretiens. C'est dans ce rapport qu'il révèle au consulté l'identité du consultant. Il explique à chacun d'eux pour quelles raisons il conseille ou déconseille la rencontre. À la limite, il pourrait d'ailleurs la conseiller à l'un et la déconseiller à l'autre. Pour en revenir à *Casablanca*, par exemple, je crois que j'aurais conseillé la rencontre à Humphrey Bogart, qui avait intérêt à remettre en chantier son histoire pitoyable, et que je l'aurais déconseillée à Ingrid Bergman, qui avait déjà dû retravailler la sienne, se sentait superbien dans sa peau et avait tout à perdre d'une nouvelle remise en cause. Enfin, je crois. C'est vrai que je connais la fin de *Casablanca*, la fin de l'histoire. Dans la vie, on ne connaît pas la suite. On n'a pas lu le scénario.

– Au fait, vous saviez que le scénario de *Casablanca* a été improvisé au jour le jour ?

– Non. Mais l'idée me plaît. C'est sans doute pour ça qu'il sonne si vrai.

– Il est plein d'erreurs et d'invéraisemblances pourtant.

– Vous savez bien que je ne parle pas de ça. Il sonne vrai... Voilà, je vous ai tout dit. Enfin, il faut que j'ajoute que c'est évidemment la personne recherchée qui a le dernier mot. Si elle refuse la rencontre, tout s'arrête là. Mais ce n'est pas le plus important. Le grand théoricien de la narratopsychologie, Andrew Davidson, insiste beaucoup sur ce point: le psychologue de la narration ne fait pas des « recherches dans l'intérêt des familles ». L'essentiel, pour lui, c'est la « réouverture du passé à partir d'une expérience narrative partagée » (je le cite).

– Je vois. Quand même, votre narratopsychologie est tout à fait dans l'esprit du jour.

– C'est-à-dire ?

– L'esprit du jour, pour moi, c'est l'esprit de l'escalier, ce mélange de regret et de volontarisme (« J'aurais dû y penser plus tôt, mais ça n'a pas d'importance, tout est rattrapable »). Comme dans les petites annonces de *Libé* (« Mardi vingt heures, station Vaugirard, vous portiez une veste verte et vous m'avez souri. Se revoir ? »). Ou comme dans cette émission de télévision dont le principe est de permettre à quelqu'un de retrouver, en public bien sûr, un parent inconnu ou un amant disparu : c'est assez irréaliste et surtout passablement obscène. Mais excusez-moi : qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

– C'est très simple ! Quelqu'un cherche à vous retrouver et m'a contactée à cet effet.

Elle le regardait d'un air vainqueur.

Quand il se réveillait à deux heures du matin, il en avait toujours pour un bon bout de temps. Il prenait ses dispositions, résistait généralement à la tentation des vieilles séries qui repassent la nuit à la télé, grignotait quelque chose, buvait un verre d'eau ou parfois un coup de rouge. Il se recouchait. Il lisait ou il faisait ses comptes. Il ne comptait pas les moutons, non, mais tout ce qui avait plus ou moins trait à sa vie passée : les pays visités, les amis disparus, emportés par la mort, par la vie ou par le vent, les classes des lycées où il avait enseigné, les articles qu'il avait écrits. Parfois même, quand l'insomnie résistait, il faisait le compte des femmes qu'il avait eues ou de celles qu'il aurait pu avoir : palmarès à usage personnel qui lui laissait un goût de cendre dans la bouche et qu'au matin il s'empressait d'oublier jusqu'à la prochaine insomnie. Il savait mieux que personne qu'il n'avait jamais « eu » quelque femme que ce fût, qu'il avait plutôt été un homme « facile », comme les hommes disaient jadis de certaines femmes, offrant peu de résistance aux quelques entreprises de séduction dont il avait pu être l'objet. Sa comptabilité nocturne,

qui aurait paru ridiculement modeste à tout véritable conquérant, résumait plutôt pour lui une série de capitulations en rase campagne. Avec le temps, pourtant, il s'était apaisé. Ses faiblesses et ses échecs passés ne lui inspiraient plus ni honte ni nostalgie. Il essayait de se persuader qu'il n'en était plus là et qu'il se sentait seul peut-être, « mais peinarde », comme dans la chanson de Ferré. Il s'auto-amnistiait et n'en voulait plus à personne, ni aux ombres passagères qui avaient traversé sa vie, ni à celles qu'il n'avait pas su aimer ou retenir.

Et voilà qu'on venait troubler l'ordonnement de ses insomnies. Que la psychologie narrative s'apparentât ou non à la pataphysique, son éloquente avocate avait éveillé en lui bien des démons. Allait-il entreprendre un nouveau décompte des femmes qui pouvaient avoir envie de le retrouver ? Allait-il se remettre à visionner quelques scènes du passé pour y chercher un indice prémonitoire de l'obscur message qui venait de lui parvenir, conjuguer au futur antérieur ses souvenirs d'il y avait dix ou vingt ans ? Il doutait de la conduite à tenir, mais, chaque fois qu'il faisait effort pour reprendre ses esprits et considérer toute cette histoire comme un canular, il ressentait en même temps l'irrésistible envie que ce ne fût pas le cas ; il fut bientôt certain qu'il reverrait Claire.

Ils se revirent. Elle voulait le convaincre de tenter l'expérience. Il résistait. Il lui disait qu'il n'avait nulle envie de voir surgir un fantôme du passé. Il avait encore quelques amis de jeunesse, avec lesquels il avait vieilli, mais qu'il ne trouvait pas vieux, enfin pas plus qu'il ne se trouvait vieux lui-même, dans la mesure où ils parlaient surtout de l'actualité, ne passaient pas leur temps à évoquer ce qu'ils avaient vécu et, se déplaçant à la même vitesse, étaient moins sensibles au mouvement qui les entraînait tous ensemble. En revanche, l'idée de s'attendrir sur les heures mortes ou de réveiller les malentendus de jadis non seulement ne l'intéressait pas, mais lui donnait plutôt la nausée. Il aimait ses souvenirs, mais pas les revenants. Elle insistait et lui faisait remarquer qu'elle ne lui demandait pour l'instant que des souvenirs.

Ce fut une semaine étrange. Elle l'accompagna dans le Paris qu'il aimait et où il ne cessait de tourner en rond, depuis qu'il ne voyageait plus, entre les quatre points cardinaux d'un petit monde délimité par Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés, l'île de la Cité et le Jardin des

Plantes. Il l'emmena au cinéma. Elle lui confia qu'elle n'avait eu aucun mal à le trouver puisque son nom et son adresse étaient dans l'annuaire, mais que pendant deux jours elle l'avait filé à son insu, pour apprendre à le connaître, effectuer son repérage, comme on disait en langage de cinéma, et aussi pour saisir l'occasion de l'aborder quand elle se présenterait. Ils évoquèrent l'épisode des programmes roses et bleus de l'Action Christine avec une espèce de nostalgie. En quelques heures, ils s'étaient fait un passé.

Un jour, elle lui apporta un exemplaire de sa thèse, «*Mémoire et identité*», en lui demandant timidement de lui dire franchement son avis s'il trouvait le temps de la lire. Elle y avait joint quelques articles publiés dans de bonnes revues. Tout cela semblait faire un excellent dossier ; elle déplora de se voir toujours classée deuxième dans les concours de recrutement universitaire et couverte d'éloges, mais sans jamais obtenir le poste. Ils plaisantèrent ; elle semblait prendre ses insuccès avec bonne humeur, mais il la sentit intimement blessée.

On fêtait le soixantième anniversaire de la libération de Paris et il ne résista pas au plaisir de lui raconter ces journées de soleil et de feu. «*C'est curieux quand même d'avoir grandi dans la guerre, lui dit-il un soir qu'ils prenaient un verre sur la place Saint-Michel. Durant l'exode, j'avais cinq ans, et il m'en est resté une carte de France. Dès que je prends la route de l'ouest (longtemps j'y suis allé en vacances, j'avais de la famille là-bas, et j'y retourne encore parfois, bien que je n'y*

Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La
crémation des veuves en Inde.*
Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois
femmes en marge au XVII^e siècle.*

